

FOCUS

Henri Lemaître

DICTIONNAIRE
DE
LITTÉRATURE
FRANÇAISE
et francophone

Bordas

Édition : Michel Mastrojanni
Documentation iconographique : Marie Sicard et Suzanne Walter (Immédiate 2)
Correction : Jean Rivallan et Yolande Lowy
Mise en pages : Marguerite Leenhardt

© BORDAS, Paris, 1981
I.S.B.N. 2-04-009760-0

« Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite (loi du 11 mars 1957, alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du code pénal. La loi du 11 mars 1957 n'autorise au terme des alinéas 2 et 3 de l'article 41, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective d'une part, et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration. »

Ont collaboré à la rédaction de ce dictionnaire,
sous la direction de Henri Lemaître :

Patrick Berthier
Michèle Bloch
Jean-Louis Joubert
Mohamadou Kane
Françoise Mignault
Christine-Claire Radulescu
Yvonne Seriès
Pierre Versins

Les listes d'œuvres ont
été établies par
Xavier Langlade

A la fin de chaque article traitant d'un auteur, figure la liste complète des œuvres de celui-ci. Le genre des ouvrages cités est indiqué, entre parenthèses, selon les distinctions suivantes : (E) essai; (N) narratif; (P) poésie; (T) théâtre. S'il y a lieu, on trouvera également une bibliographie relative à l'auteur concerné, ainsi qu'un résumé de ses œuvres principales.



ABBAYE (groupe de l'). Décidés à « vivre librement et en commun de leur travail », un groupe de jeunes gens, artistes et écrivains, fonde à la fin de 1906 une sorte de phalanstère intellectuel qui s'installe à Créteil, près de Paris, dans un domaine délabré dont ils veulent faire une nouvelle abbaye de Thélème. Le poète Ch. Vildrac, beau-frère de G. Duhamel, en est le principal instigateur. Se joignent à lui, outre G. Duhamel, le poète René Arcos et le peintre Albert Gleizes, et, un peu plus tard, le compositeur Albert Doyen, les peintres H. Doucet et Berthold Mahn, des écrivains tels que Henri-Martin Barzun et A. Mercereau, et le typographe Linard. Animés des mêmes aspirations spirituelles et des mêmes préoccupations sociales, ils sont guidés par un esprit de collaboration fraternelle et de solidarité avec le monde des hommes, et pratiquent pour subsister un travail artisanal collectif en se faisant imprimeurs. Ils publieront ainsi une dizaine d'ouvrages, notamment *la Vie unanime* de J. Romains, un des familiers de l'Abbaye avec Luc Durtain (dont *l'Étape nécessaire* a servi de manifeste au groupe). Cependant, malgré encouragements et commandes, les difficultés matérielles ne tardent pas à surgir, et les désaccords s'ajoutent à l'épuisement des ressources. Au début de 1908, l'expérience doit être abandonnée. Elle n'en aura pas moins des prolongements féconds : Vildrac consacra à la vie collective ses poèmes du *Livre d'amour*, G. Duhamel, profondément marqué, évoquera l'Abbaye dans l'un des volumes de sa *Chronique des Pasquier (le Désert de Bièvres)* et dans une œuvre autobiographique, le *Temps de la recherche*, et J. Romains transformera en vue générale ces aspirations qui n'étaient pas sans parenté avec le lyrisme social de l'Américain Walt Whitman (1819-1892).

Bibliographie. M.-L. BIDAL, *les Écrivains de l'Abbaye*, 1938.

ABÉLARD ou **ABAILARD Pierre**. Le Pallet (Loire-Atlantique) 1079 - Chalon-sur-Saône 21.4.1142. Issu d'une famille de la petite noblesse, il est destiné à la carrière militaire. Mais, dès son plus jeune âge, il préfère « le conflit des discussions publiques aux trophées de guerre ». Il s'adonne à l'étude et suit le cours de Thierry de Chartres, puis ceux de Roscelin et de Guillaume de Champeaux. D'emblée, A. s'impose comme un brillant sujet, et Guillaume de Champeaux n'admet pas longtemps les objections continuelles de son élève. A. quitte l'école pour voler de ses propres ailes. A. Melun, il rassemble quelques-uns de ses amis, qui, peu à peu, deviendront ses disciples. En marge de l'enseignement officiel, il devient alors un véritable

maître. Aidé par un physique avenant et par une élocution aisée, A. verra sa réputation franchir les frontières : l'Europe entière se déplace pour suivre son enseignement. Revenu à Paris, il continue ses attaques contre Guillaume de Champeaux à propos du problème des « universaux ». Après quelques années de gloire, il séduit Héloïse, dont il était le précepteur, et l'oncle de celle-ci, le chanoine Fulbert, les contraindant au mariage. Cette union ayant été tenue secrète, selon la volonté d'Héloïse, Fulbert, persuadé qu'Abélard n'a pas réparé sa faute, le fait émasculer (1118).

A. se fait moine à Saint-Denis, puis s'établit en Champagne, à Maisoncelle. En 1121, son *Traité de la Trinité*, violemment combattu par Bernard de Clairvaux, est condamné par le concile de Soissons. Après des pérégrinations diverses, il fonde un nouveau monastère, le Paraclet, et en confie la direction à Héloïse. En 1125, il est nommé abbé de Saint-Gildas de Rhuys. Persécuté par les moines, dont il veut réformer les mœurs, il quitte le monastère et revient à Paris en 1136. Sa *Théologie* est condamnée en 1140 par le concile de Sens ; après quoi, il se réfugie à Cluny.

A., dont on a trop tendance à ne retenir que son idylle avec Héloïse, tient une place importante dans l'histoire de la pensée médiévale. Il apparaît comme l'un des premiers « émules des péripatéticiens » : le monde ne peut s'expliquer par un principe unique ; la recherche de la vérité consiste moins à marcher dans les voies toutes tracées du mysticisme et de la contemplation passive qu'à lutter en permanence pour arracher à l'univers le secret de ses lois et tenter de les expliquer rationnellement. Sans jamais se dresser ouvertement contre l'Église, A. a cependant contribué, bien avant Descartes, à ouvrir la voie à l'esprit critique en pratiquant déjà le doute méthodique. Manuscrits sujets aux erreurs des copistes et traductions passibles de contresens sont scrupuleusement vérifiées ; chaque texte étudié est remplacé dans son contexte et dans son cadre historique. Éthiquement, A. met en évidence la morale des intentions : le « péché », dont il eut à souffrir sa vie durant, est moins important que les causes qui l'ont provoqué.

Plus que ses œuvres, c'est l'indépendance de son esprit, l'activité qu'il déploya pour imposer cette œuvre qu'il faut retenir en dernière analyse.

Quant à la légende exemplaire de ses amours avec Héloïse, on ne peut sans doute mieux faire, pour en souligner la signification, que citer ce qu'écrivait Guizot en 1838 : « Après six cent soixante-quinze ans, Héloïse et Abailard reposent encore ensemble dans le même tombeau ; et tous les jours, de fraîches couronnes, déposées par des mains in-



Le couple devenu personnage poétique : Héloïse et Abélard. Miniature d'une édition du « Roman de la rose », XIV^e s.

Bibliothèque du musée Condé, Chantilly

Ph. Hubert Josse © Photeb

connues, attestent, pour les deux morts, la sympathie sans cesse renaissante des générations qui se succèdent. L'esprit et la science d'Abailard auraient fait vivre son nom dans les livres; l'amour d'Héloïse a valu, à son amant comme à elle, l'immortalité dans les cœurs. » Les deux amants ont en effet accédé à la même dignité mythologique que Tristan et Yseult, et l'on comprend que J.-J. Rousseau ait choisi la *Nouvelle Héloïse* comme sous-titre pour son grand roman d'amour et de vertu.

Œuvres. *Tractatus de unitate et trinitate divina* 1120 (E). – *Gloses et Petites Gloses sur Porphyre, les Catégories et l'Interprétation d'Aristote, les Divisions et les Topiques de Boèce*, 1121 (E). – *Dialectica*, 1121 (E). – *Sic et non*, 1121 (E). – *Theologia christiana*, 1123 (E). – *Introductio ad theologiam*, 1125 (E). – *Commentaire sur l'Épître aux Romains*, 1125 (E). – *Ethica sive Scito te ipsum*, après 1129 (E). – *Epistulae ad Heloissam* (34 homélies, 93 *hymni et sequentia*), vers 1130. – *Solutiones problematum Heloissae*, s.d. – *Historia calamitatum Abaelardi*, vers 1136. – *Carmen ad Astrolabium*, s. d. – *Professio fidei seu Apologia*, vers 1140 (E). – *Dialogue entre un philosophe, un juif et un chrétien*, vers 1141 (E). – *Lettres d'Abélard et d'Héloïse*, traduites en français sur les manuscrits de la Bibliothèque impériale, par M. ODDOUL, 1864. – *Correspondance Abélard-Héloïse* (texte traduit et présenté par P. Zumthor), 1979.

Bibliographie. M. et M^{me} GUZOT, *A. et Héloïse, essai historique* (en tête de la trad. Oddoul), 1864., A.V. MURRAY, *A. and Saint Bernard, a Study in Twelfth Century « Modernism »*, 1967.

ABELLIO Raymond, Georges Souls, dit. Toulouse 11.11.1907. Enfant chétif et d'humble origine, il est remarquablement doué et d'une grande précocité intellectuelle. Brillant élève à Toulouse, sa ville natale, il entre à Polytechnique et deviendra ingénieur des Ponts et Chaussées. Mais, tandis que ses vingt premières années lui apparaîtront plus tard comme « l'approfondissement d'un conflit latent entre l'autorité et la liberté », il s'est trouvé, à Paris, confronté à un monde nouveau, et c'est alors la brusque éclosion chez lui d'un sentiment révolutionnaire ardent. Il adhère en 1932 au parti socialiste S.F.I.O., où il rejoint la tendance Gauche révolutionnaire. Cofondateur du Centre polytechnicien d'études collectivistes, il en sera premier secrétaire. Fait prisonnier au cours des combats de 1940, il rentre en France en mars 1941 et adhère au M.S.R. (Mouvement social révolutionnaire), de tendance proallemande. Il n'en participe pas moins à un mouvement clandestin, compose un journal, *Force libre*, et rend certains services à la Résistance. Après la Libération, il devra cependant s'exiler en Suisse jusqu'à ce que son activité des années de guerre ait été clarifiée. Acquitté, il renonce à l'action politique, dont il s'est peu à peu détaché, se consacre à son œuvre philosophique et littéraire et se livre à des recherches ésotériques et phénoménologiques, qu'il évoquera dans des essais et romans partiellement autobiographiques. En 1946, son premier roman, *Heureux les pacifiques*, a obtenu le prix Sainte-Beuve. Il décrit dans ce tableau des années d'avant-guerre une jeunesse française polytechnicienne et marxiste, qui mêle à l'ambition politique et au désir d'action la recherche d'un idéal de pureté et d'une connaissance des vérités profondes, à laquelle seule la Bible offre une réponse. *Les yeux d'Ézéchiel sont ouverts* poursuit, sous le couvert de la fiction, une quête métaphysique à travers le tumulte d'une période qui va de la guerre d'Espagne à l'après-guerre. L'auteur y développe ses idées sur le monde et les forces en présence, la coexistence de Dieu et du Mal, et montre l'homme déchiré et hanté par l'angoisse du cataclysme. Troisième volet de ce cycle romanesque, *La Fosse de Babel* confirme la puissance visionnaire d'A. et son attrance pour l'ésotérisme,

en exprimant sa nostalgie du surhomme, seul capable de dominer le monde et de le conduire vers un destin supérieur. Ces conceptions métaphysiques, inspirées d'un sens mystique peut-être dû à son origine occitane – il est du pays qui a vu naître l'hérésie cathare –, seront explicitées dans plusieurs essais denses et difficiles. Engagé dans tous les dédales de l'action et de la pensée humaines, A. cherche alors à se définir dans ce que sa vie peut avoir d'universel et d'éternel. *Ma dernière mémoire : un faubourg de Toulouse*, premier tome de *Mémoires* qui entendent davantage être la reconstitution du sens d'une destinée qu'un récit chronologique, englobe la vie d'A. jusqu'à son entrée à Polytechnique (1927). Deux autres volumes sont prévus. L'auteur souhaite exprimer dans cet ensemble « le constant ressaisissement d'un homme par lui-même dans la vision d'une seconde mort qui hante aujourd'hui le monde ».

Œuvres. *Heureux les pacifiques*, 1946 (N). – *Les yeux d'Ézéchiel sont ouverts*, 1950 (N). – *Vers un nouveau prophétisme*, 1950 (E). – *La Bible, document chiffré*, 1950 (E). – *Assomption de l'Europe*, 1954 (E). – *La Fosse de Babel*, 1962 (N). – *La Structure absolue*, 1964 (E). – *Ma dernière mémoire, I. Un faubourg de Toulouse*, 1972 (N). – *Dans une âme et un corps, journal*, 1971, 1973 (N). – *La Fin de l'ésotérisme*, 1973 (N). – *Ma dernière mémoire, II. Les Militants (1927-1939)*, 1975 (N).

ABOUT Edmond, François, Valentin. Dieuze (Meurthe) 24.2.1828 – Paris 16.1.1885. Entré à l'École normale supérieure en 1848, à l'École d'Athènes en 1851, il délaisse tôt l'enseignement pour la plume. Constamment anticlérical mais bien vu de la Cour sous le second Empire, il se rallie aux idées républicaines dès 1871 et consacre la fin de sa vie à la critique et à la polémique dans son journal, *le XIX^e Siècle*. De *la Grèce contemporaine*, pamphlet alerte qui marqua ses débuts, en 1854, au *Roman d'un brave homme*, paru en 1880, la production d'A. fut toujours très variée. Son *Roi des montagnes* et son *Homme à l'oreille cassée* ne doivent pas faire négliger de charmants recueils de nouvelles comme *les Mariages de Paris*. Au théâtre, A. obtint avec *Gaetana* un succès de scandale politique. Il fut par ailleurs un journaliste au style vif, précis, incisif, plein d'humour et d'esprit frondeur, dont la production fut abondante. Acad. fr. 1884.

Œuvres. *La Grèce contemporaine*, 1854 (E). – *Tolla*, 1855 (N). – *Les Mariages de Paris*, 1856 (N). – *Le Roi des montagnes*, 1857 (N). – *Germaine*, 1857 (N). – *La Question romaine*, 1861 (E). – *Le Progrès*, 1861 (N). – *Gaetana*, 1862 (T). – *Le Cas de M. Guérin*, 1862 (N). – *L'Homme à l'oreille cassée*, 1862 (N). – *Le Nez d'un notaire*, 1862 (N). – *Madelon*, 1863 (N). – *Le Turco*, 1866 (N). – *L'Infâme*, 1867 (N). – *Les Mariages de province*, 1868 (N). – *Guillery*, 1868 (T). – *Le Roman d'un brave homme*, 1880 (N).

ABRANTÈS, Laure Saint-Martin Permon, duchesse d'. 1784-1838. Sa mère, d'origine corse et descendante de la famille des Connène, est intimement liée avec les Bonaparte. A seize ans, Laure épouse Junot, qui deviendra maréchal d'Empire et duc d'Abrantès. Elle mène une existence brillante, recevant dans son salon les célébrités littéraires et artistiques et la haute société impériale. Malgré la mort de son mari et la chute de l'Empire, elle continue de tenir salon et, sa fortune dissipée, se retire à Versailles. C'est là que le jeune Balzac, qui habite également la ville, fera sa connaissance en 1826. Leur liaison passagère sera pour l'écrivain débutant l'occasion de se documenter d'une manière précise et détaillée sur l'époque napoléonienne. La duchesse, qui a décidé de vivre désormais de sa plume, publie vingt-quatre volumes de *Mémoires*, qui contiennent nombre



Raymond Abellio
(né en 1907).

Ph. Patrice Pascal © Photothèque



La duchesse d'Abrantès (1784-1838), l'amie et l'informatrice de Balzac. Dessin de Gavarni, autre ami de Balzac.

Maison de Balzac, Paris
Ph. © Archives Photothèque

d'anecdotes et de récits piquants intéressant la petite histoire. Elle sera l'auteur de plusieurs romans vite oubliés et écrira dans diverses revues.

Œuvres. *Mémoires historiques sur Napoléon, la Révolution, le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration*, 18 vol., 1831-1834. – *Mémoires sur la Restauration, la Révolution de 1830 et les premières années du règne de Louis-Philippe*, 6 vol., 1836. – *Histoire des Salons de Paris sous Louis XVI, le Directoire*, etc., 6 vol., 1837-1838. – *L'Amirauté de Castille*, 1832 (N). – *La Duchesse de Valombray*, 1834 (N).

Bibliographie. H. MALO, *la Duchesse d'A. au temps des amours et les Années de bohème de la duchesse d'A.*, 1927.

ACADÉMIE FRANÇAISE. Au début du XVIII^e s., le goût des choses de l'esprit ainsi que des conversations galantes et raffinées se répand avec la vogue des salons mondains et précieux, et avec celle des « académies » réunissant des hommes de lettres que préoccupent les questions érudites et littéraires. C'est ainsi que, vers 1629, se rencontrent chaque semaine chez Valentin Conrart – riche bourgeois et poète lettré – des écrivains tels que Godeau, Chapelain, Gombauld, qui lisent des vers, commentent les ouvrages du jour et discutent grammaire, pureté de la langue et du style. A ce groupe se joignent encore N. Faret, Desmarets et surtout Boisrobert, favori et « gazette vivante » de Richelieu, qui ne manque pas d'instruire le cardinal de ces activités. Celui-ci offre sa protection à la compagnie en l'invitant à se constituer en corps officiel. Ainsi naîtra l'Académie française, qui prend le relais de l'ancienne Académie du Palais fondée au siècle précédent par A. de Baïf et protégée par les Valois. Elle tient sa première séance en mars 1634 et reçoit en 1635 sa consécration officielle par lettres patentes de Louis XIII – lettres que le parlement ne ratifiera qu'en 1637. Les académiciens, dont le nombre est limité à quarante (chiffre qui ne sera atteint qu'en 1639), doivent recevoir l'agrément du cardinal. Par la suite, ils se recrutent par élection. Leur tâche principale sera « de travailler avec tout le soin et toute la diligence possibles à donner des règles certaines à notre langue et à la rendre pure, éloquente et capable de traiter les arts et les sciences ». Ils devront établir un dictionnaire, une grammaire, une rhétorique et une poétique. Rhétorique et poétique ne verront jamais le jour, mais, sur l'initiative de Chapelain, l'Académie s'attache à la composition d'un *Dictionnaire de la langue*

française. Au bout de dix ans, grâce à la direction compétente et énergique de Vaugelas, le dictionnaire atteint la lettre I. Après la mort de Vaugelas, le travail se ralentit, et l'ouvrage ne sera achevé qu'en 1694. L'Académie publiera par la suite de nouvelles éditions de son *Dictionnaire* (1718, 1740, 1762, 1798, 1835, 1878, 1935), en conservant pour règle de s'en tenir à l'usage généralement établi. En grammaire, elle reprendra, en les révisant et en les complétant, les importantes *Remarques sur la langue française* de Vaugelas, mais ne publiera qu'en 1932 son unique *Grammaire de l'Académie*. Dans ses débuts, elle consacre aussi une partie de son temps à des discours en prose sur des sujets variés, au choix de ses membres. Elle s'occupe encore d'examiner leurs ouvrages ainsi que ceux des meilleurs auteurs, afin d'en tirer des exemples pour la langue, et discute des mérites des œuvres qui lui sont soumises. Elle se trouvera ainsi impliquée par Richelieu dans la « querelle du *Cid* », pour départager partisans et détracteurs de Corneille. *Les Sentiments de l'Académie sur la tragédie du Cid* (1638), rédigés par Chapelain au nom de ses confrères, sont une critique nuancée de l'ouvrage de Corneille, jugé séduisant, même s'il n'est conforme ni aux règles ni aux bienséances. Après la mort de Richelieu (1642), l'Académie choisit le chancelier Séguier comme protecteur, et, lorsque ce dernier meurt en 1672, c'est Louis XIV lui-même qui lui succède. La Révolution supprimera l'Académie française, en même temps que les autres académies, en 1793. Remplacée par un Institut national des sciences et des arts (1795), elle est réorganisée par Bonaparte en 1803 et par Louis XVIII en 1816. Elle ne renaîtra cependant véritablement que sous Louis-Philippe, sur l'initiative de Guizot (1832).

Présidée par un directeur annuel, assisté d'un chancelier, elle possède également un secrétaire perpétuel. L'élection d'un nouveau membre doit être ratifiée par le chef de l'État, et le récipiendaire prononce, lors de sa réception, un discours de « remerciement » en faisant l'éloge de son prédécesseur, selon un usage inauguré en 1640 par l'avocat Patru. Les séances de réception sont devenues publiques depuis la réception de Bossuet (1671). On ne démissionne pas de l'Académie française, mais certains académiciens ont pu ostensiblement s'abstenir d'assister aux séances en signe de protestation (Mgr. Dupanloup, pour ne pas siéger aux côtés du positiviste Littré ; P. Benoit, pour s'élever contre le refus du général de Gaulle d'approuver l'élection de P. Morand ; P. Emmanuel, pour protester contre l'élection de F. Marceau). Après la guerre de 1939-1945, l'Académie a exclu certains de ses membres qui, accusés de collaboration avec l'Allemagne, avaient encouru des condamnations devant les cours de justice ; le maréchal Pétain, Ch. Maurras, A. Bonnard, A. Hermant.

Parmi les activités diverses de l'Académie, on mentionnera l'attribution de prix destinés à encourager le talent et à récompenser des écrivains (près de cent vingt prix littéraires, parmi lesquels le prix de la Langue française, le grand prix de Littérature, le grand prix du Roman, etc.) ou de prix d'un caractère philanthropique, récompensant des actes de vertu ou de dévouement, ou d'aide aux familles nombreuses, ou encore secourant les infortunés (en particulier, en faveur de savants, d'écrivains, d'artistes). On trouvera ici la liste (mise à jour, en ce qui concerne les membres actuels, à la date de décembre 1980) des principaux titulaires des quarante fauteuils depuis 1634, date de la fondation.

1^{er} fauteuil : Séguier, 1635 ; Boileau-Despréaux, 1684 ; Buffon, 1753 ; Augier, 1857 ; duc de Broglie, 1944.

2^e fauteuil : Conrart, 1634 ; Montesquieu, 1727 ; Dumas fils, 1874 ; Theuriet, 1896 ; Richepin, 1908 ; Mâle, 1927 ; pasteur Boegner, 1962 ; duc de Castries, 1972.



Réunion de « doctes » chez Valentin Conrart, à l'origine de l'Académie française (vers 1632-1633).

Bibliothèque des arts décoratifs, Paris
Ph. Jean-Loup Charmet © Archives
Photob

3^e fauteuil : cardinal de Bernis, 1744; V. Cherbuliez, 1881; Faguet, 1900; Clemenceau, 1918; Carcopino, 1956; Caillois, 1971; M^{me} M. Yourcenar, 1980.

4^e fauteuil : Desmarests de Saint-Sorlin, 1634; Massillon, 1719; Ballanche, 1842; Heredia, 1894; Barrès, 1906; Jean Tharaud, 1946; P. Emmanuel, 1968.

5^e fauteuil : Ogier de Gombauld, 1634; Gresset, 1748; Cousin, 1830; de Flers, 1920; Huyghe, 1960.

6^e fauteuil : Segrais, 1662; Campistron, 1701; Destouches, 1723; Chamfort, 1781; Porto-Riche, 1923; Benoit, 1931; Paulhan, 1963; Ionesco, 1970.

7^e fauteuil : Chapelain, 1634; Benserade, 1674; Sedaine, 1786; Lamartine, 1829; Bergson, 1914; Daniel-Rops, 1955; P.H. Simon, 1966; Roussin, 1973.

8^e fauteuil : Malleville, 1634; abbé de Saint-Pierre, 1695; Lefranc de Pompignan, 1759; Royer-Collard, 1827; Herriot, 1946; J. Rostand, 1959; Déon, 1978.

9^e fauteuil : du Ryer, 1646; Boufflers, 1788; Baour-Lormian, 1815; Ponsard, 1855; Sardou, 1877; Prévost, 1909; Henriot, 1945; Guéhenno, 1962; Decaux, 1979.

10^e fauteuil : Godeau, 1634; Fléchier, 1673; Saint-Lambert, 1770; Musset, 1852; Laprade, 1858; Coppée, 1884; Aicard, 1909; Guitton, 1961.

11^e fauteuil : Brifaut, 1826; Sandeau, 1858; About, 1884; Hazard, 1940; Morand, 1968; Peyrefitte, 1977.

12^e fauteuil : abbé Cotin, 1655; Pailleron, 1882; Hervieu, 1899; Curel, 1918; Le Goffic, 1930; Romains, 1946; d'Ormesson, 1973.

13^e fauteuil : La Mothe Le Vayer, 1639; Racine, 1672; Crébillon, 1731; Scribe, 1834; Feuillet, 1862; Loti, 1891; Claudel, 1946; Schumann, 1974.

14^e fauteuil : Mainard, 1634; P. Corneille, 1647; Th. Corneille, 1684; Houdar de La Motte, 1710; Lemercier, 1810; Hugo, 1841; Leconte de Lisle, 1886; d'Harcourt, 1946; Mistler, 1966.

15^e fauteuil : Labiche, 1880; Meilhac, 1888; Lavedan, 1898; Chamson, 1956.

16^e fauteuil : Maurras, 1938; Levis-Mirepoix, 1953.

17^e fauteuil : Tristan l'Hermite, 1649; Nivelle de La Chaussée, 1736; Marmontel, 1763; Littré, 1871; Pasteur, 1881; Delay, 1959.

18^e fauteuil : Charpentier, 1650; Tocqueville, 1841; Lacordaire, 1860; maréchal Foch, 1918; maréchal Pétain, 1929; François-Poncet, 1952; E. Faure, 1978.

19^e fauteuil : Patru, 1640; abbé Barthélemy, 1789; M.-J. Chénier, 1803; Chateaubriand, 1811; Gregh, 1952; Clair, 1960.

20^e fauteuil : Bussy-Rabutin, 1665; Écouchard-Lebrun, 1803; Mignet, 1836; Lemaître, 1895; Bordeaux, 1919; Maulnier, 1964.

21^e fauteuil : Gomberville, 1634; Huet, 1674; Colardeau, 1776; La Harpe, 1776; Montalembert, 1851; Achard, 1959; Marceau, 1975.

22^e fauteuil : Saint-Amant, 1634; Halévy, 1884; Brioux, 1909; F. Mauriac, 1933; Green, 1971.

23^e fauteuil : Colletet, 1634; Perrault, 1671; Delille, 1774; Boylesve, 1918; Hermant, 1927; Gilson, 1946; Gouhier, 1979.

24^e fauteuil : Colbert, 1667; La Fontaine, 1684; Marivaux, 1742. Sully Prud'homme, 1881; H. Poincaré, 1908; Capus, 1914; Estaunié, 1923; Pasteur Vallery-Radot, 1944; Wolff, 1971.

25^e fauteuil : d'Alembert, 1754; Nodier, 1833; Mérimée, 1844; Taine, 1878; Donnay, 1907; Pagnol, 1946; J. Bernard, 1975.

26^e fauteuil : Suard, 1774; Maurois, 1938; Arland, 1968.

27^e fauteuil : Fontenelle, 1691; Bernardin de Saint-Pierre, 1803; Soumet, 1824; Kessel, 1962.

28^e fauteuil : Guez de Balzac, 1634; Hénault, dit le Président Hénault, 1723; Delavigne, 1825; Sainte-Beuve, 1844; Janin, 1870; Brunetière, 1893; Farrère, 1935; Troyat, 1959.

29^e fauteuil : Quinault, 1670; Florian, 1788; Cl. Bernard, 1868; Renan, 1878; Montherlant, 1960; Lévi-Strauss, 1973.

30^e fauteuil : Racan, 1634; Bonald, 1816; Ancelot, 1841; Bazin, 1903; Duhamel, 1935; Druon, 1966.

31^e fauteuil : Furetière, 1662; Condillac, 1768; Bornier, 1893; E. Rostand, 1901; Bédier, 1920; Jérôme Tharaud, 1938; Cocteau, 1955; Rueff, 1964; Douroute, 1978.

32^e fauteuil : Vaugelas, 1634; Scudéry, 1649; Dangeau, 1667; Vigny, 1845; Nolhac, 1922; Massis, 1960; Izard, 1971; Robert Aron, 1974; Rheims, 1976.

33^e fauteuil : Voiture, 1634; Voltaire, 1746; Ducis, 1778; Barante, 1828; du Camp, 1880; Bourget, 1894; Jaloux, 1936; Vaudoyer, 1950; Brion, 1964.

34^e fauteuil : Fénelon, 1693; Dormont de Belloy, 1771; R. Poincaré, 1909; Bainville, 1935; Pesquidoux, 1936; Genevoix, 1946.

35^e fauteuil : Cuvier, 1818; Claretie, 1888; maréchal Joffre, 1918; Leprince-Ringuet, 1966.

36^e fauteuil : La Bruyère, 1693; Barbier, 1869; abbé Bremond, 1923; Bellesort, 1935; Gaxotte, 1953.

37^e fauteuil : Bossuet, 1671; Ampère, 1847; Prévost-Paradol, 1865; cardinal Daniélou, 1972; R.P. Carré, 1975.

38^e fauteuil : Malesherbes, 1775; Thiers, 1833; Lesseps, 1884; France, 1896; Valéry, 1925; Mondor, 1946; Gautier, 1972.

39^e fauteuil : abbé Dubos, 1719; Condorcet, 1781; Nisard, 1850; de Vogüé, 1888; H. de Régnier, 1911; J. de Lacretelle, 1936.

40^e fauteuil : Cabanis, 1803; Destutt de Tracy, 1808; Guizot, 1836; Berthelot, 1901; Chastenet, 1956; Dumézil, 1978.

Bibliographie. *Trois Siècles de l'Acad. fr. par les Quarante (1635-1935)*, 1935; R. DIDIER, *Isographie de l'Acad. fr.*, 1906-1963, 1964. P. GAXOTTE, *l'Acad. fr.*, 1965; D. OSTER, *Histoire de l'Acad. fr.*, 1970; *Annuaire de l'Acad. fr. Documents et notices sur les membres de l'Acad.*, Institut de France, 1974.

ACADÉMIE GONCOURT. Institution littéraire créée à la suite du testament d'Edmond de Goncourt, datant de juillet 1874, pour faire pièce au traditionalisme de l'Académie française. Elle avait mission, à son origine, de décerner un prix d'une valeur de 5 000 F-or au bénéfice de l'auteur du « meilleur volume d'imagination et de prose » paru au cours de l'année, et devait réunir Théodore de Banville, Barbey d'Aureville, Philippe de Chennevières, Léon Cladel, Alphonse Daudet, Flaubert, Fromentin, Paul de Saint-Victor, Louis Veuillot, Zola.

A la mort d'E. de Goncourt, en 1896, un certain nombre de ces écrivains avaient disparu, et la famille Goncourt fit un procès. Si bien que la première Académie ne naquit officiellement que le 19 janvier 1902 et se composait ainsi : Joris-Karl Huysmans, Léon Hennique, Octave Mirbeau, Paul Marguerite, Gustave Geffroy, les frères Rosny, Élémer Bourges, Lucien Descaves, Léon Daudet. Au cours des années, l'Académie Goncourt a compté comme membres des personnalités aux talents aussi divers que Jules Renard, Courteline, Colette, Sacha Guitry, La Varenne, Jean Giono, Pierre Mac Orlan.

Le prix qu'elle décerne à la fin de chaque année, à l'issue d'un déjeuner au restaurant Drouant, place Gaillon, à Paris, est un moment de la vie littéraire française que met en vedette parfois la vivacité du débat des académiciens. Il est admis que le prix Goncourt a une valeur publicitaire et commerciale importante pour son éditeur, mais le public contemporain et la postérité n'ont pas toujours ratifié les choix des académiciens. Il est arrivé que ceux-ci, de leur côté, couronnent des réputations déjà bien établies. Il reste cependant à l'honneur de l'Académie d'avoir révélé au grand public des œuvres et des auteurs en leur temps injustement méconnus, tels *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, de Marcel Proust, en 1919, *La Condition humaine*, d'André Malraux, en 1933. (Voir PRIX LITTÉRAIRES.)

A la différence de l'Académie française, l'Académie Goncourt s'est très tôt ouverte aux femmes ; c'est ainsi qu'elle a couronné Judith Gautier, Colette, Françoise Mallet-Joris.

ACHARD Marcel. Sainte-Foy-lès-Lyon 5.7.1899 – Paris 4.9.1974. Dès 1924, il se fait connaître par *Voulez-vous jouer avec moi ?*, fantaisie poétique à la fois cocasse et émue qui marque le début d'une longue série de pièces diversement réussies, un peu supérieures au théâtre de boulevard, dont elles ont la trame mince et les situations artificielles mais qu'elles dépassent par un art discret qui laisse deviner, derrière l'humour, l'amertume de la vie, derrière des ficelles d'homme de scène, de vrais drames du cœur. Acad. fr. 1959.

Œuvres. *Voulez-vous jouer avec moi ?*, 1924 (T). – *Jean de la Lune*, 1929 (T). – *Domino*, 1932 (T). – *Noix de coco*, 1936 (T). – *Adam*, 1939 (T). – *Après de ma blonde*, 1946 (T). – *Nous irons à Valparaiso*, 1947 (T). – *Le Moulin de la Galette*, 1951 (T). – *Les Compagnons de la Marjolaine*, 1953 (T). – *Patate*, 1954 (T). – *L'Idiotie*, 1960 (T). – *La Polka des lampions*, (comédie musicale), 1961 (T). – *Turlututu*, 1962 (T). – *Machin-Chouette*, 1964 (T). – *Eugène le mystérieux*, (comédie musicale), 1964 (T). – *Gugusse*, 1968 (T). – *La Débauche*, 1973 (T).

Jean de la Lune

D'un côté, un garçon, Jef, un peu nigaud d'apparence, mais d'une telle simplicité qu'il en tire une inépuisable confiance en lui-même ; de l'autre, une fille effrontée, sensuelle, ayant le goût de la tromperie et du mensonge, Marceline, assortie d'un frère, Clotaire, dit Clo-Clo, chansonnier bohème doué d'une solide vocation de parasite. Jef aime Marceline et finit par l'épouser. Au long de cinq années, la patience douce et rêveuse de Jef n'a d'égalé que la frivolité, pour ne pas dire la cruauté presque perverse de Marceline. Celle-ci finit, malgré les remontrances intéressées de Clo-Clo, par envisager de quitter son époux pour un jeune homme que son caprice l'incite à transformer en amant. Mais elle ne s'est pas rendu compte que, pendant toutes ces années, l'image que Jef s'était fait d'elle devenait progressivement sa vérité, et, au moment de partir, elle s'aperçoit que l'amour de Jef l'a désarmée. Il ne lui reste plus qu'à former avec lui le couple dont il avait rêvé : le rêve de « Jean de la Lune », par sa propre force, est devenu réalité.

Domino

Une jeune femme, Lorette, qui aime son mari, Jacques, et qui en est aimée, a cependant aimé autrefois François, ami de son mari. Elle a conservé une lettre de François, que Jacques découvre ; et c'est alors le déchaînement de la jalousie. Pour tirer Lorette d'affaire, son amie Christiane lui a conseillé d'insérer dans un journal une petite annonce et de choisir par ce moyen quelqu'un qui pourrait prendre la place de François et convaincre le mari, à ses risques et périls (risques qui seront honnêtement rémunérés), que cet amour passé est définitivement mort. Lorette choisit François Dominique, dit Domino, qui accepte de jouer le jeu et qui, peu à peu, s'y laisse prendre ou en tout cas paraît s'y laisser prendre. Mais c'est Lorette surtout qui s'y trouve prise, car la fantaisie et la séduction de Domino lui révèlent la banalité ennuyeuse de la vie qu'elle mène entre son mari et François. Le stratagème imaginé par Christiane a finalement échoué, et la pièce se termine sur la brouille de Jacques et de François, tandis que Lorette, silencieuse, songe à les quitter tous deux.

ACKERMANN, M^{me} Louise, née Victorine Choquet. Paris 1813 – Nice 1890. Née de parents d'origine picarde qui se retirent bientôt dans l'Oise, elle a une enfance isolée et sauvage, et vit au milieu des livres, entre un père voltairien et une mère pieuse. De 1829 à 1832, elle suit les cours d'un pensionnat et commence à écrire des vers, confidences d'une âme sensible et secrète (*l'Homme ; Élan mystique*). En 1838, elle séjourne à Berlin pour perfectionner sa connaissance de l'allemand ; elle y retourne trois ans plus tard, après la mort

Sous le portrait d'Edmond de Goncourt, un déjeuner des académiciens Goncourt, janvier 1968. De gauche à droite, assis : Aragon, Dorgelès, Billy ; debout : Salacrou, Arnoux, Hériat, Queneau.

Ph. © Sygma





Représentation de « Jean de la Lune » de Marcel Achard (1899-1974), avec Madeleine Renaud dans le rôle de Marceline et Pierre Blanchard dans celui de Jef, 1930.

Ph. © Collection Sirof-Angel

de ses parents. Elle y épouse le philologue théologien Paul A. en 1843. Union heureuse, bientôt brisée par la mort de Paul A. (1846). La jeune femme vivra désormais de ses souvenirs dans une retraite studieuse. Elle se fixe près de Nice, partageant son temps entre l'exploitation d'un domaine et la lecture. Elle compose des *Contes*, gracieux mais sans grande originalité, que suivront des *Contes* et *Poésies*, empreints d'un sombre pessimisme. La poésie, qu'elle avait abandonnée lors de son mariage, lui inspire d'abord des œuvres traduisant le plus souvent un état d'âme mélancolique ou une force virile, et va lui apporter la consolation et la notoriété. Après les vers de *In memoriam*, elle publie des *Poésies philosophiques*, d'un sentiment âpre et désespéré, exprimant à la fois une révolte contre le destin de l'homme et une acceptation stoïque, pessimiste et athée de la destinée. Douleuruse, mais classique dans ses accents, elle s'appuie sur la lecture de Pascal et de Musset, ses auteurs préférés, ainsi que sur celle de Spinoza, mais également sur celle des philosophes allemands – Schopenhauer, en particulier. En 1874, elle publie son recueil *Premières Poésies et Poésies philosophiques*. Rentrée définitivement à Paris à cette date, elle réunit chaque semaine un cercle d'amis dont feront partie des poètes (Sully Prudhomme, Coppée, Lahor, Rollinat) et des femmes de lettres (M^{mes} d'Agoult, Juliette Adam...).

Œuvres. *L'Homme*, 1830 (P). – *Élan mystique*, 1832 (P). – *Aux femmes*, 1835 (P). – *Renoncement*, 1841 (P). – *In memoriam*, 1850-1852 (P). – *Contes*, 1855. – *Premières Poésies*, 1862. – *Poésies philosophiques*, 1871. – *Premières Poésies et Poésies philosophiques*, 1874 (recueil). – *Pensées d'une solitaire*, 1882. – *Ma vie*, 1885. – *Journal*, posth., 1927. – *Lettres inédites pendant ses séjours en Allemagne et en Angleterre*, posth., 1929.

Bibliographie. M. CITOLEUX, *la Poésie philosophique au XIX^e s.*, M^{me} A., 1906.

ACROSTICHE. Forme de poème où les lettres initiales de chaque vers, lues verticalement, forment le nom du sujet. Par exemple :

M on aimée adorée, avant que je m'en aille,
A vant que notre amour, Maria, ne déraille,
R âle et meure, m'amie, une fois, une fois,
I l faut nous promener tous deux seuls dans les

A lors je m'en irai plein de bonheur je crois.

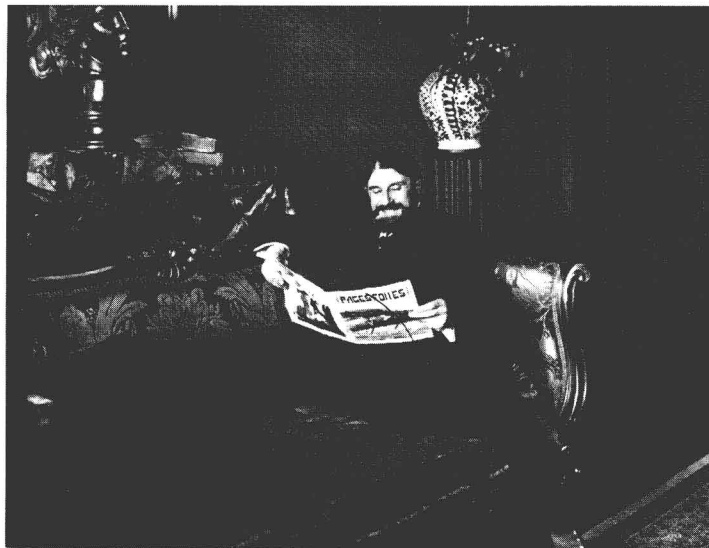
APOLLINAIRE, *Poèmes retrouvés*.

ADAM, M^{me} Edmond, née Juliette Lambert. Verberie (Oise) 1836 – Callian (Var) 1936. Fille d'un médecin très attaché aux idées républicaines, elle affiche, dès 1848, des convictions socialistes en prenant parti pour les ouvriers des Ateliers nationaux, ce qui la fera exclure du pensionnat où elle est élève. A quinze ans, on la marie à un avocat parisien, M^e La Messine, un viveur peu délicat qui bientôt la délaisse. Un livre de Proudhon, *De la justice dans la Révolution...*, attaquant avec insolence les femmes, Juliette le réfute dans un plaidoyer pour les femmes, *Idées anti-proudhoniennes*, qui la rend immédiatement célèbre. Elle entre ainsi en rapport avec G. Sand et M^{me} d'Agoult, toutes deux républicaines, et rencontre, dans le salon de M^{me} d'Agoult, nombre de personnalités marquantes de l'époque, parmi lesquelles celui qui deviendra, en 1868, son second mari, Edmond Adam, conseiller d'État, d'opinions républicaines et qui est appelé à jouer un rôle important dans le monde politique français. Réfugiée à Chauny dans sa famille, elle écrit trois romans qui paraîtront d'abord dans des revues, *Mon village*, *le Mandarin* et les *Récits d'une paysanne*, œuvres marquées par l'influence de G. Sand et témoignant de son intérêt pour le sort des femmes. Malade, elle part pour Cannes, où elle prépare de nouvelles œuvres et fait construire une villa, « Bruyères », où elle recevra plus tard ses amis, entre autres le grand tribun et homme politique Gambetta. Reintée à Paris, elle accueille républicains, littérateurs et artistes, se passionne pour la politique et s'intéresse à l'actualité artistique et littéraire. En 1870, la proclamation de la république la remplit de joie. Mêlée à la vie de la population parisienne, elle en partage les épreuves pendant le siège de Paris. Elle en fera revivre les heures de souffrance dans son *Journal d'une Parisienne*.

En 1877, après la disparition de son mari, elle fonde, avec l'aide efficace de Girardin, la *Nouvelle Revue* (1879), qu'elle veut d'orientation républicaine et libérale. Elle rédigera elle-même des articles de politique étrangère (sous le pseudonyme de comte Paul Vassili), un roman, *l'Abîme*, et des études remarquables sur la société des principales capitales européennes. Une pléiade de collaborateurs de valeur – écrivains de premier plan et jeunes auteurs – s'associent à son entreprise : Flaubert, qui donne son *Bouvard et Pécuchet* et amènera notamment Maupassant et Tourgueniev, Theuriet, Richepin, Bourget, les Rosny, L. Daudet, P. Marguerite et surtout P. Loti, qui publiera dans la revue toutes ses œuvres. Entre Loti et J.A. naît une amitié profonde dont on trouve l'écho dans les *Lettres de P. Loti à M^{me} J. Adam, 1880-1922*. J.A. compose encore deux romans, *Païenne*, qui scandalise, et *Chrétienne*, qui marque une évolution vers le catholicisme. Moins imaginative qu'observatrice, elle ne donne cependant que des œuvres estimables et bien faites, dont l'attrait est bien moins vif que celui des *Souvenirs*, mine de précieuses informations sur les débuts de la III^e République et sur les grandes figures qu'elle a connues, dont elle trace le portrait avec beaucoup de vie. Après 1914, elle vit retirée à Gif, près de Port-Royal-des-Champs, toujours active; en 1919, un de ses derniers gestes politiques sera de réclamer le droit de vote pour les femmes françaises. Elle mourra presque centenaire, après avoir tenu un rôle d'égérie politique pendant toute une vie riche d'événements, d'amitiés et de lutte courageuse.

Œuvres. *Idées anti-proudhoniennes*, vers 1858 (E). – *Mon village*, 1860 (N). – *Le Mandarin*, 1860 (N). – *Récits d'une paysanne*, 1862 (N). – *Récits du golfe Jouan*, s. d. – *Voyage autour du grand pin*, s. d. – *Journal d'une Parisienne*, 1873. – *l'Abîme*, 1879 (N). – *Païenne*, 1883 (N). – *Souvenirs*, 7 vol, 1902-1910. – *Chrétienne*, 1913 (N).

Bibliographie. L. DAUDET, *l'Entre-deux-guerres*, 1915.



Dans un intérieur « fin de siècle », Paul Adam, l'auteur du « *Mystère des foules* » (1862-1920).

Ph. © Goupy Poplin - Collection Sirot-Angel

ADAM Paul. Paris 7.12.1862 - 1.1.1920. Il doit, dès sa jeunesse, vivre de sa plume et hésite alors entre naturalisme et symbolisme : après avoir évoqué la Lorraine boulangiste dans le barrésien *Mystère des foules*, il consacre un cycle de quatre romans, *Le Temps et la Vie*, à l'épopée napoléonienne. En 1910, dans le *Trust*, il se livre à une attaque vigoureuse contre l'industrie capitaliste. Écrivain désordonné et assez peu soucieux de perfection formelle, A. laisse une œuvre de valeur incertaine, mais dont l'intérêt principal réside dans sa façon d'aborder l'évolution économique et sociale de son temps.

Œuvres. *Chair molle*, 1885 (N). - *Soi*, 1886 (N). - *Le Thé chez Miranda*, 1887 (N). - *Être*, 1888 (N). - *En décor*, 1890 (N). - *Robes rouges*, 1891 (N). - *Le Vice filial*, 1892 (N). - *Le Mystère des foules*, 1895 (N). - *La Force du Mal*, 1896 (N). - *Basile et Sophie*, 1899 (N). - *Le Temps et la vie* (4 romans : *la Force*, 1899; *l'Enfant d'Austerlitz*, 1901; *la Ruse*, 1903; *Au soleil de juillet*, 1903). - *Irène et les Eunuques*, 1907 (N). - *La Morale des sports*, 1907 (E). - *Le Malaise du monde latin*, 1910 (E). - *Le Trust*, 1910 (N). - *La Ville inconnue*, 1911 (N). - *Le Lion d'Arras*, 1919 (N). - *Le Culte d'Icare*, 1923 (N).

ADAM DE LA HALLE, dit aussi **ADAM le Bossu**. Arras v. 1235 - Naples v. 1285. Ce fils de bourgeois est destiné à la vie monastique. Mais il est « osté de clergie » par un mariage qui met fin à ce projet et, en 1282, il suit le comte d'Artois à la cour de Charles d'Anjou et compose des divertissements pour la cour de Naples. Poète lyrique, A. écrit des pièces amoureuses, destinées - croit-on savoir - à sa femme. Elles prennent forme de rondeaux, de pastourelles, de virelais, de motets. Polyphoniste averti, il en compose lui-même l'accompagnement musical. Mais il est surtout connu pour ses jeux dramatiques, qui sont encore représentés de nos jours : le *Jeu de la feuillée* et le *Jeu de Robin et Marion*. L'œuvre dramatique d'A. est la première manifestation importante d'un théâtre profane et en même temps comique, critique et féérique. A l'exemple de son concitoyen Jean Bodel, A. est encore l'auteur d'un *Congé*, qu'il écrit lorsqu'il dut quitter sa ville à la suite de conflits municipaux.

Œuvres. *Jeu de la feuillée*, 1262 (T). - *Congé*, 1272 (P). - *Jeu du Pèlerin*, 1282 (T). - *Jeu de Robin et Marion*, 1282 (T). - *Le Roi de Sézile*, 1285 (P).

- *Li Rondel Adan* (14 rondeaux, un rondeau-virelai, une ballade) s. d. (P).

Bibliographie. *Le Jeu de la feuillée*, éd. E. LANGLOIS, 1823; *le Jeu de Robin et Marion*, éd. H. PARTY, 1960; *Congé*, éd. P. RUELLE (*les Congés d'Arras*), 1965.

Jeu de la feuillée

Sorte de revue satirique mêlée de féerie. L'action se déroule à Arras à la fin du printemps. Adam, lui-même en scène, se prépare à partir pour Paris, malgré les risques que comporte l'abandon de sa femme, Marie. Nous voyons aussi paraître la Roue de Fortune, qui renverse la situation des notables d'Arras : mais c'est comme le songe d'une nuit de printemps ! Lorsque le jour succède à la nuit, avec lui le réel succède au féérique et la satire au rêve, tandis qu'un moine chargé de reliques est contraint de les laisser en gage à l'aubergiste pour payer les consommations de tous les buveurs ! La pièce doit son titre à ce que sa partie féérique se passe sous la « Loge de feuillage » dressée à l'intention des fées durant la nuit de la Saint-Jean.

Jeu de Robin et Marion

Divertissement dramatique inspiré du genre poétique de la pastourelle. Décor champêtre simultané : une prairie d'un côté, des maisons de paysans de l'autre. Action fort simple et statique : la bergère, Marion, est l'enjeu de la rivalité entre Robin et le Chevalier. Mais les personnages deviennent des types (les paysans, le Chevalier) ou des caractères (Marion, fière et spirituelle; Robin, un peu vantard et néanmoins charmant). Tandis qu'elle garde son troupeau, Marion, promise - et fidèle - au jeune paysan Robin, est l'objet des entreprises galantes d'un chevalier de passage, qui ne peut résister à son charme alors qu'elle chante une chanson d'amour à l'adresse de Robin, où le nom de ce dernier revient comme un refrain. Elle s'amusera à railler le Chevalier tout en l'aiguillonnant, tandis que Robin ira chercher du renfort pour expulser l'intrus. Il se fera cependant rouer de coups, et c'est Marion qui, par sa seule astuce, se débarrassera du Chevalier. La compagnie paysanne se met alors à jouer à différents jeux, et, après un incident vite réglé (un loup a emporté une brebis, que Robin - c'est sa réhabilitation - aura tout fait de récupérer), la pièce s'achève sur une farandole au son de la musette. Dialogué, dansé et chanté, ce jeu préfigure la comédie-ballet du XVII^e s. et même l'opérette moderne.

ADAM de Saint-Victor. Vers 1112 - 18.7.1192. Entré à la fameuse abbaye de Saint-Victor dans les années 1180, il consacra dès lors sa vie à sa vocation religieuse et à la rédaction de son œuvre, exprimant, poétiquement, les idées du maître des lieux, Hugues de Saint-Victor. Il a laissé un nombre important de *Proses* et de *Séquences* (morceaux chantés à la messe après le « graduel » et l'« alléluia »), où il médite sur les grands mystères chrétiens.

Bibliographie. *Œuvres poétiques*, éd. L. GAUTIER, 1958-59.

ADAMOV Arthur. Kislovodsk (Russie) 23.8.1908 - Paris 14.3.1970. Issu d'une famille de riches propriétaires du Caucase dépossédés par la révolution russe, le jeune Arthur fera ses études au lycée de Genève, où sa famille s'est réfugiée, puis au lycée de Mayence : existence difficile d'exilés, voyant des bijoux à la sauvette pour subvenir à leurs besoins. L'enfance d'A., perturbée par des migrations constantes, contribuera à faire de lui un angoissé, aux prises avec des obsessions sexuelles et religieuses qu'il traduira dans *l'Aveu*, confession impudique publiée en 1946, qu'il reniera d'abord pour la reprendre ensuite dans *Je et Ils*. Parvenu au bout de lui-même, il lui faut trouver un nouveau moyen pour exprimer ses fantasmes, ses craintes, ses inhibitions. Le théâtre répondra



Création de « Paolo Paoli » d'Arthur Adamov (1908-1970). Mise en scène de Roger Planchon, avec Malka Ribovska et Alain Mottet, janvier 1958.

Ph. © Agence Bernard - Archives PhotoB

à ce besoin d'incarnation de sa névrose : A. met en scène des personnages dérisoires, sado-masochistes, *séparés* (le mot est de lui : « Je suis séparé »), qui présentent une parenté certaine avec les personnages de Strindberg et surtout de Dostoïevski, dont A. donnera de remarquables traductions. Pour rendre ce *no man's land* poétique, il utilise délibérément le langage des lieux communs. Mais peu à peu, A., se rappelant la leçon des surréalistes, prend conscience de la responsabilité de la société. *Le Ping-Pong* montre que le « monde à machines » encourage et même provoque l'abrutissement de l'homme moderne, son incertitude, ses craintes, sa névrose intérieure. Puis l'influence déterminante de Brecht oriente A. vers le théâtre politique : sans trop compter sur l'efficacité de la fable, A. espère seulement que le public se désolidarise d'un « spectacle négatif » où le lecteur se divertit, pour s'interroger sur les causes profondes du malaise de l'homme dans le monde moderne. Mais subsiste le thème irréductible de la « séparation », qui conduira A. au suicide.

Œuvres. *L'Aveu*, 1946 (N). - *L'Invasion*, 1950 (T). - *La Grande et la Petite Manœuvre*, 1950 (T). - *La Parodie*, 1950 (T). - *Tous contre tous*, 1953 (T). - *Le Professeur Taranne*, 1953 (T). - *Le Sens de la marche*, 1953 (T). - *Comme nous avons été*, 1954 (T). - *Le Ping-Pong*, 1955 (T). - *August Strindberg, dramaturge*, 1955 (E). - *Paolo Paoli*, 1957 (T). - *Printemps 71*, 1961 (T). - *Le Temps vivant*, 1962 (T). - *La Politique des restes*, 1963 (T). - *Ici et maintenant*, 1964 (E). - *Sainte Europe*, 1965 (E). - *M. le Modéré*, 1968 (T). - *L'Homme et l'Enfant*, 1968 (N). - *Off Limits*, 1969 (T). - *Je et Ils*, 1969 (N). - *Si l'été revenait*, 1969 (T).

La Grande et la Petite Manœuvre

Pièce construite sur l'opposition de deux personnages : le Militant et le Mutilé. Le premier, incarnation de la « petite manœuvre », agit au nom de son idéal révolutionnaire et échouera. Le second, incarnation de la « grande manœuvre », la condition humaine, se mutilé lui-même, pour obéir à des ordres mystérieux.

Le Professeur Taranne

Née d'un rêve, cette pièce met en scène un professeur accusé d'exhibitionnisme, qui ne cesse de s'accabler lui-même au lieu de se défendre : devant les développements catastrophiques de la situation, il en viendra à perdre le sens de sa propre identité.

Le Ping-Pong

Deux vieillards, Arthur et Victor, sont fascinés par un billard électrique. Ils vont consacrer toutes leurs forces et leur intelligence au service de cet objet dérisoire et mécanique, et, du coup, leur vie est dominée par l'absurdité issue de la disproportion entre leur frénésie et la vaine mesquinerie de leur « idéal ».

ADAPTATION. 1° Opération qui consiste à traduire une œuvre littéraire dans une autre langue en introduisant des éléments nouveaux (principalement textuels) qui, dans le dessein de l'adaptateur, n'ont pour mission que de rendre le texte ainsi obtenu plus fidèle à l'esprit de l'original.

2° Opération qui consiste à recomposer une œuvre dans un mode d'expression différent de celui de l'original : le film *Rouge et le Noir* de Claude Autan-Lara est une adaptation cinématographique du roman de Stendhal portant ce même titre; le roman de Dostoïevski *les Possédés* a fait l'objet d'une adaptation théâtrale en français par Albert Camus. En ce sens, l'adaptation est un moyen de diffusion des œuvres littéraires abondamment utilisé par le cinéma et la télévision.

ADENET le Roi. Brabant v. 1240 - v. 1300. Élevé à la cour du duc de Brabant Henri III, il fit de nombreux séjours en France, accompagna en Italie Guy de Dampierre, comte de Flandres, et participa à la croisade de 1270. Il resta auprès de son maître pendant plus de trente ans, le suivant dans ses pérégrinations. A. a remanié d'anciennes chansons de geste en les mettant au goût du jour. Il ajoute à ces rudes récits des épisodes romanesques et introduit une politesse raffinée qui ne va pas sans une certaine préciosité, de sorte que son œuvre représente une sorte de synthèse de la tradition épique et de la tradition romanesque. *Beuves de Commarchis* est un remaniement du *Siège de Barbastre*; *les Enfances Ogier*, une reprise de la *Chevalerie Ogier*. On lui attribue sans certitude *Berte au grand pié* (voir cet article). Il a écrit un roman, *Cléomadès* (v. 1275), où il laisse libre cours à son imagination fantastique; cette œuvre lui fut sans doute inspirée par les légendes hispano-mauresques.

Bibliographie. *Les Œuvres d'A.*, éd. A. HENRY, 1951.

AICARD Jean-François Victor. Toulon 4.2.1848 - Paris 13.5.1921. Ses études mûrissantes lui firent connaître Lamartine vieillissant et adopter son idéal poétique; comme dramaturge, il se situe dans la lignée d'Augier. Enfin, ce Méridional célébra sa province dans les *Poèmes de Provence* et dans le roman *Maurin des Maures*, son œuvre la plus connue, au pittoresque moins vigoureux mais plus réaliste que le *Tartarin* de Daudet. Avec ce dernier et d'autres, A. a contribué avec ferveur à l'essor littéraire de sa région. Acad. fr. 1909.

Œuvres. *Jeunes Croyances*, 1867 (P). - *Pygmalion*, 1872 (T). - *Mascarille*, 1873 (T). - *La Chanson de l'enfant*, 1875 (P). - *Poèmes de Provence*, 1864-1878 (P). - *Othello ou le More de Venise*, 1882 (T). - *Lamartine*, 1883 (P). - *Le Père Lebonnard*, 1889 (T). - *Le Roi de la Camargue*, 1890 (N). - *L'Ibis bleu*, 1893 (N). - *Maternité*, 1893 (N). - *Diamant noir*, 1895 (N). - *Jésus*, 1896 (P). - *Le Dieu dans l'Homme*, 1896 (P). - *Benjamine*, 1906 (N). - *Maurin des Maures*, 1908 (N).

AIMERI DE NARBONNE. Chanson de geste en 4 708 décasyllabes, attribuée, sans certitude, à Bertrand de Bar-sur-Aube, qui raconte le retour de Charlemagne après le désastre de Roncevaux. Arrivé au pied des murs de la ville de Narbonne, Charlemagne veut s'en emparer pour en faire don à un des fidèles compagnons qui lui restent. Las de la guerre, tous refusent, à l'exception d'Aimeri,

qui se propose d'attaquer Narbonne. Il réussit dans son entreprise. Ensuite, en quête de femme, il s'éprend d'Ermengart, sœur du roi des Lombards. Il ira la conquérir jusqu'en Lombardie. Mais, pendant son absence, les Sarrasins ont repris Narbonne. Aimeri la reprend à son tour. Et c'est sur l'herbe ensanglantée que sont célébrées les épousailles d'Aimeri et d'Ermengart, qui l'a rejoint. « Sur le pré où vous avez vaincu, vos noces seront belles. » Cette épopée, qui appartient au « Cycle du Roi », a inspiré l'un des plus célèbres poèmes de *la Légende des siècles* de Hugo, « Aymerillot ».

AIMERIC de Péguilhan. Toulouse fin XII^e s. - 1228. Troubadour occitan qui vécut dans l'entourage d'Alphonse VIII de Castille puis de Pierre III d'Aragon. Il semble que sa carrière se soit achevée en Italie. Représentant de la conception la plus aristocratique de la poésie lyrique, A. est considéré par Dante comme un maître.

AÏSSÉ M^{lle}. V. 1695 - Paris 1733. Circassienne d'origine noble, elle est achetée vers l'âge de quatre ans à un marchand d'esclaves, pour la somme de 1 500 livres, par un grand seigneur débauché, le comte de Ferriol, alors ambassadeur de France à Constantinople, qui la destine à ses plaisirs. Le diplomate la ramène à Paris et lui fait donner une excellente éducation. Le charme et l'esprit de la jeune fille la feront rechercher par la société mondaine et libertine de la Régence et lui valent les succès les plus flatteurs. Elle suscite des passions, fréquente les salons parisiens et est en relation avec nombre de personnalités du monde des lettres et des arts de son époque. Maîtresse du chevalier d'Aydie, qu'elle aime passionnément, elle refuse, par délicatesse, de l'épouser, faute de fortune, et meurt de la tuberculose peu après avoir renoncé à lui. Ses *Lettres à M^{me} Calandrini*, publiées pour la première fois en 1787 avec des notes de Voltaire, sont écrites avec grâce et naturel, et témoignent de la profondeur des sentiments de la jeune femme envers son amant, en même temps qu'elles contiennent de précieuses indications sur la société du temps.

Bibliographie. E. DUSOLIER, *Le Chevalier d'Aydie et M^{lle} A.*, 1924. C. FERVAL, *M^{lle} A. et son tendre chevalier*, 1930. J. D'AVRAY, *L'Étrange Destin de M^{lle} A.*, 1935.

AJALBERT Jean. Clichy-la-Garenne 1863 - Cahors 1947. Avocat, il lutta pour la révision du procès Dreyfus. Voyageur, chargé de mission au Laos, il sera aussi conservateur du château de Malmaison, puis de la manufacture nationale de Beauvais. Auteur de recueils poétiques, de récits de voyages et de nouvelles, peintre de mœurs dans ses romans, il a trouvé sa meilleure inspiration dans ses romans exotiques. Il se rattache à l'école naturaliste, a adapté, pour le Théâtre-Libre, *la Fille Élisa*, des frères Goncourt, et, en 1917, est devenu membre de l'académie Goncourt, en remplacement d'O. Mirbeau. Il fut également un critique d'art apprécié et l'auteur d'un *Art d'écrire* dont l'influence diffuse, en particulier dans l'enseignement, ne fut pas négligeable.

Œuvres. *Sur le vif*, 1885 (P). - *Paysages de femmes*, 1887 (P). - *Le P'tit*, 1888 (N). - *En amour*, 1890 (N). - *Notes sur Berlin*, 1894 - *L'Auvergne*, 1897. - *Les Deux Justices*, 1898 (N). - *La Forêt Noire*, 1899. - *La Tournée*, 1901 (N). - *Sao-van-Di (mœurs du Laos)*, 1905 (N). - *Raffin-Su-Su*, 1921 (N). - *L'Art d'écrire*, 1923 (E). - *Mémoires en vrac*, 1938.

ALAIN, Émile Chartier, dit. Mortagne (Orne) 3.3.1868 - Le Vésinet 2.6.1951. Après avoir eu Jules Lagneau comme professeur de philosophie, il entre à l'École normale supérieure en 1889 et mène une carrière de professeur à Rouen, puis, en

khâgne (préparation à l'École normale supérieure), à Henri-IV. Dès 1907, son activité journalistique s'exprime abondamment dans les *Propos* qu'il publie dans la *Dépêche de Rouen*: en 1913-1914, de vives polémiques l'opposent à Bernanos dans ce même journal.

Pur rationaliste, A. se refuse aux effets de style pour adopter une phrase imagée mais sèche, volontiers paradoxale; auteur de nombreux essais critiques, il cache souvent, sous un bon sens d'apparence bonhomme, une réelle perspicacité et une grande habileté à dégager l'essentiel. Par son refus d'accepter les résumés tout faits, les idées reçues, il a fait valoir pendant de longues années une méthode fœnicériement probe d'approche de la vérité. Sa pensée philosophique, dont l'humanisme cartésien s'est exprimé dans *Idées*, nous semble aujourd'hui l'ouvrage d'un bon amateur, voire d'un dilettante. Il a porté plus de fruits par son influence pédagogique, qui a marqué nombre de ses élèves avant la Seconde Guerre mondiale. Cet « éveillé de curiosités » fut un moraliste apprécié; son refus socratique de toute méthode desséchante a séduit nombre de lecteurs et d'auditeurs, et, même relativement méconnu aujourd'hui, il demeure l'un des grandes figures intellectuelles de la première moitié du XX^e siècle.

Œuvres. *Cent Un Propos d'Alain* (5 séries, 1908-1928 (E). - *Propos d'Alain* (2 vol.), 1920 (E). - *Système des beaux-arts*, 1920 (E). - *Mars ou la Guerre jugée*, 1921 (E). - *Quatre-Vingts Chapitres sur l'esprit et les passions*, 1921 (E). - *Propos sur l'esthétique*, 1923 (E). - *Propos sur le christianisme*, 1924 (E). - *Éléments d'une doctrine radicale*, 1925 (E). - *Souvenirs concernant Jules Lagneau*, 1925. - *Le Citoyen contre les pouvoirs*, 1926 (E). - *Propos sur le bonheur*, 1928 (E). - *Entretiens au bord de la mer*, 1929 (E). - *Propos sur l'éducation*, 1932 (E). - *Idées*, 1932 (E). - *Propos de littérature*, 1934 (E). - *Les Dieux*, 1934 (E). - *Propos de politique*, 1934 (E). - *Stendhal*, 1935 (E). - *Propos d'économie*, 1935 (E). - *Histoire de mes pensées*, 1936. - *Sentiments, Passions et Signes*, 1936 (E). - *Avec Balzac*, 1937 (E). - *Esquisses de l'homme*, 1937 (E). - *Les Saisons de l'esprit*, 1937 (E). - *Propos sur la religion*, 1938 (E). - *Préliminaires à l'esthétique*, 1939 (E). - *Minerve ou De la sagesse*, 1939 (E). - *Suite à Mars* : I. *Convulsion de la force*, 1939 (E); II. *Échec de la force*, 1939 (E). - *Vingt Leçons sur les beaux-arts*, 1939 (E). - *Vigiles de l'esprit*, 1942



Présence exotique dans les salons littéraires du XVIII^e s. :

Mademoiselle Aïssé (1695-1733). Pastel de Rosalba Carriera.

Musée du Périgord, Périgueux
Ph. M. Gauthier © Photeb

Alain (1868-1951), le professeur prestigieux dans la classe de « khâgne » au lycée Henri IV, 1927.

Bibliothèque nationale, Paris
Ph. X © Bibl. nat. - Archives Phototh

(E). – *Humanités*, 1943 (E). – *Lettres à Sergio Solmi sur la philosophie de Kant*, 1946. – *Politique*, 1951 (E).

ALAIN de LILLE (Alanus ab insulis). Lille entre 1115 et 1120 – Cîteaux v. 1202. Théologien et professeur, poète aussi, s'exprimant en latin, il est l'un des grands représentants du premier humanisme français, celui du XII^e s. Sa théologie s'efforce d'assimiler à la fois le néo-platonisme et certains éléments d'aristotélisme pour pouvoir, dans la pratique, fonder rationnellement la réfutation des grandes hérésies contemporaines – l'hérésie cathare, en particulier. Poète, A. est l'auteur d'œuvres symboliques et philosophiques écrites en hexamètres, et caractéristiques de la littérature néo-latine du XII^e s. Il fut surnommé le Docteur universel.

Œuvres. *Règles ou maximes théologiques*. – *La Foi catholique contre les hérétiques*. – *Anticlaudian* (P). – *Lamentations de la Nature* (P).

ALAIN-FOURNIER Henri Alban Fournier, dit, La Chapelle-d'Angillon (Cher) 30.10.1886 – Les Éparges (Meuse) 22.9.1914. Ayant échoué au concours de l'École normale supérieure (1907), il commence une carrière de journaliste. Il publie le *Grand Meaulnes* en 1913 et disparaît l'année suivante, dans un combat non loin de Verdun. Après sa mort, on publia des fragments d'un second roman, un recueil d'articles et divers volumes de correspondance, notamment avec son ami de collège Jacques Rivière (1905-1914, publ. 1926-1928) : cette dernière publication est la seule qui n'ait pas souffert de l'éclat extraordinaire du seul livre achevé par l'auteur. L'originalité du *Grand Meaulnes* – que certains jugent mal construit – réside dans une atmosphère unique, faite de la simplicité d'une enfance préservée, mêlée au romanesque le plus débordant, parfois au lyrisme le plus morbide. A.-F. ne se démode pas, même si, à certains égards, son œuvre « date », car il a su, dans les plus beaux épisodes de son livre, se placer et placer son lecteur hors du temps, au cœur d'un univers où l'adolescence se métamorphose en éternité.

Œuvres. *Le Grand Meaulnes*, 1913 (N). – *Colombe Blanchet* (inach.), posth., 1922 (N). – *Miracles*, 1924 (E). – *Correspondance*, 1926-1928.



Un regard sur l'imaginaire : Alain-Fournier (1886-1914). Frontispice de l'édition A. Sauret du « *Grand Meaulnes* », 1958. Lithographie de Berthold Mahn.

Bibliothèque nationale, Paris.
Ph. Jeanbor © Archives Photo
© by ADAGP, Paris, 198...

Illustration du « Grand Meaulnes », édition Emile-Paul, 1930. Gravure sur bois d'Hermine David.

Bibliothèque nationale, Paris.
Ph. © Bibl. nat. – Archives Photo
© by SPADEM, 1981



LA RENCONTRE. Le lendemain matin, Meaulnes fut prêt un des premiers. Comme on le lui avait conseillé, il revêtit un simple costume noir, de mode passée, une jaquette serrée à la taille avec des manches bouffant aux épaules, un gilet croisé, un pantalon élargi du bas jusqu'à cacher ses fines chaussures, et un chapeau haut de forme.

La cour était déserte encore lorsqu'il descendit. Il fit quelques pas et se trouva comme transporté dans une

Bibliographie. A. BECKER, *Itinéraire spirituel d'A.-F.*, 1954. M. GUIOMAR, *Inconscient et imaginaire dans « le Grand Meaulnes »*, 1964.

Le Grand Meaulnes

Le héros central, Augustin Meaulnes, arrive comme pensionnaire chez un maître d'école solognot, dont le fils, François, est le narrateur de l'ouvrage. La vie du « grand Meaulnes » (l'adjectif, qui décrit au départ son apparence physique, est peut-être aussi symbolique de son destin surnaturel) se trouve bouleversée par la « fête étrange » à laquelle il assiste et même participe, réception costumée dans une vieille propriété où il s'est, malgré lui, retrouvé une nuit, après s'être égaré. Il y rencontre la belle et énigmatique Yvonne de Galais, la revoit le lendemain, tombe amoureux d'elle, mais la perd de vue. Lorsque, grâce à François, il la retrouve et l'épouse, c'est pour partir aussitôt, à la requête de l'inquiétant Frantz, son beau-frère, pour un voyage d'où il ne reviendra qu'après la mort en couches de sa jeune femme.

ALBÉRÈS R.M. Perpignan 1921. Après une carrière universitaire (il fut élève de l'École normale supérieure), il a publié des ouvrages de littérature comparée et de nombreux essais critiques. Il se fait de la critique littéraire une idée à la fois classique, par la rigueur et la précision de l'analyse, et ouverte sur les recherches modernes : cette tentative synthétique fait de A. l'un des critiques les plus équilibrés et les plus perspicaces de sa génération.

Œuvres. *L'Aventure intellectuelle du XX^e siècle*, 1950 (E), rééditions en 1958-1963-1969. – *Les Hommes traqués*, 1955 (N). – *L'Odyssée d'André Gide*, 1955 (E). – *Gérard de Nerval*, 1955 (E). – *Bilan littéraire du XX^e siècle*, 1956 (E). – *Argentine*, 1957 (E). – *Unamuno*, 1957 (E). – *Esthétique et Morale chez Jean Giraudoux*, 1957 (E). – *L'Autre Planète*, 1958 (N). – *Stendhal*, 1959 (E). *Jean-Paul Sartre*, 1960 (E). – *Saint-Exupéry*, 1961 (E). – *Histoire du roman moderne*, 1962 (E), rééditions en 1967-1971. – *La Genèse du « Siegfried » de Giraudoux*, 1963 (E). – *Littérature Horizon 2000*, 1966 (E). – *Métamorphoses du roman*, 1966 (E). – *Manuscrit enterré dans le jardin d'Eden*, 1967 (N). – *Le Roman d'aujourd'hui (1960-1970)*, 1970 (E). – *Le Comique et l'Ironie*, 1973 (E). – *Vers l'âge adulte*, 1973 (E).

ALBERT-BIROT Pierre. Angoulême 22.4.1876 – Paris 1967. D'abord sculpteur et peintre, disciple de Gustave Moreau (comme Georges Rouault), A.-B. fréquente le Montparnasse des années 1900. Ayant opté pour la sculpture, il exécute une statue monumentale, *la Veuve*, qui, achetée par l'État, figure au centre du cimetière d'Issy-les-Moulineaux. C'est après la guerre de 1914 que A.-B. se tourne vers la poésie, fonde la revue *Sic* et prend contact avec le groupe surréaliste; dès 1917, il avait organisé la représentation du « drame surréaliste » d'Apollinaire, *les Mamelles de Tirésias*, qui provoqua un scandale mémorable. Mais A.-B. reste un indépendant, curieux d'insolite, curieux surtout de découvertes verbales, comme si le jeu poétique du langage ouvrait spontanément à la fois sur la conquête de soi et sur la possession du monde. C'est en 1933 que Jean Paulhan fait paraître *Grabinoul* (rééd. 1964), sorte d'épopée moderne où l'autobiographie imaginaire fait appel, pour élargir son espace et ses horizons, à des « héros » qui sont aussi bien Rabelais que Fantômas, Lewis Carroll et Arsène Lupin. Cette œuvre peut être aujourd'hui considérée comme la source poétique d'une vaste mythologie moderne.

Bibliographie. J. FOLLAIN, 1964.

Grabinoul

Trois livres (ou trois « chants ») écrits en prose, mais une prose qui s'apparente à la poésie moderne par la rhétorique du récit : flot d'aventures mi-réelles, mi-imaginaires qui s'enchaînent selon un

rythme dont la continuité est figurée par l'absence de ponctuation. Le héros, Grabinoulor, possède le merveilleux pouvoir de traverser le temps et l'espace en vertu d'une double ubiquité, et d'accomplir ainsi des exploits aussi insolites que surhumains.

ALCOFORADO Mariana. Beja (Portugal) 4.1640 – 22.4.1723. Voir GUILLERAGUES.



Portrait anonyme de d'Alembert (1717-1783). Ecole française, XVIII^e s. Musée Lambinet, Versailles. Ph. Jean-Loup Charmet © Archives PhotoB

ALEMBERT, Jean Le Rond, dit d'. Paris 16.11.1717 – 29.10.1783. Fils naturel du chevalier des Touches, commissaire d'artillerie, et de M^{me} de Tencin (dont le salon est fréquenté par Marivaux, Montesquieu, l'abbé Prévost, Duclos, Fontenelle...), il est abandonné dès sa naissance sur les marches de la chapelle Saint-Jean-le-Rond (d'où son nom), à Paris. La femme d'un vitrier, M^{me} Rousseau, le recueille et lui servira de mère. Grâce aux subsides fournis par son père, absent de Paris au moment de sa naissance, d'A. peut faire d'excellentes études au collège Mazarin. Remarquablement doué, il s'intéresse surtout aux sciences, en particulier aux mathématiques et à la physique, et ses travaux vont lui valoir une rapide renommée tant en France qu'à l'étranger. Nommé membre de l'Académie des sciences en 1746 et de plusieurs académies étrangères, dont la Société royale de Londres et l'Académie de Berlin, il entre en 1754 à l'Académie française et en devient le secrétaire perpétuel en 1772. Il y prononce des *Éloges* unanimement appréciés, en particulier l'*Éloge de Marivaux*, et composa une *Histoire des membres de l'Académie morts de 1700 à 1772*. Jouissant de l'estime et de la considération dues à ses mérites, d'A. est l'hôte apprécié des salons mondains parisiens : ceux de M^{me} Geoffrin, de M^{me} du Deffand, enfin de Julie de Lespinasse lorsque celle-ci, chassée par M^{me} du Deffand, créa son propre cercle philosophique. Il sera pour M^{me} de Lespinasse, qu'il aime sans espoir, un ami constant et fidèle jusqu'à sa mort. Dans son salon, véritable « laboratoire de l'*Encyclopédie* », il retrouve la plupart des philosophes et des collaborateurs de l'œuvre collective qu'il a animée pendant plusieurs années aux côtés de Diderot, son ami de jeunesse. C'est lui, en effet, qui s'est chargé de la présentation de l'ouvrage dans son *Discours préliminaire*, texte qui témoigne de la rigueur et de la clarté de son esprit, de sa vaste culture et de son érudition, en même temps que de son talent d'écrivain. Pour l'*Encyclopédie* encore, il a rédigé ou revu les articles scientifiques; il est également l'auteur des articles **BEAU**, **COLLÈGE**, **CORRUPTION**, **ÉCOLE (PHILOSOPHIE DE L')**, **FORTUNE**, **SITUATION**, et surtout **GENÈVE (1757)**. Ce dernier texte, tout en faisant l'éloge de la cité suisse et de ses institutions, déplore l'absence de théâtre et le préjugé des pasteurs contre les comédiens. Il lui vaut de la part de Rousseau la fameuse réponse que constitue la *Lettre à d'Alembert sur les spectacles* (1758). Excédé par les blâmes et par les remous que suscite l'article **GENÈVE**, par les censures malveillantes et incompetentes, enfin par les incessantes attaques contre l'*Encyclopédie* et ses collaborateurs, accusés de corruption et de perversion, d'A. abandonne finalement une entreprise qu'il croit vouée à l'échec, mais sans cesser d'en soutenir les idées. Frédéric II lui proposera sans succès la présidence de l'Académie royale de Prusse; Catherine II essaiera vainement de l'attirer à sa cour : savant modeste et simple, d'A. préfère se consacrer à ses travaux. En dehors de son œuvre scientifique proprement dite, d'A. s'intéresse à de multiples sujets, qu'il a étudiés dans un certain nombre d'essais divers dont les plus intéressants traitent des problèmes de la musique. Les rééditions successives s'augmenteront, entre 1763 et 1785, de nombreux essais sur l'art de traduire, les principes des connaissances humaines, l'élocution oratoire et le style, l'usage et l'abus de la philosophie en matière de goût, la liberté en musique, la poésie, l'harmonie des

langues et la latinité des Modernes. Sa *Correspondance* avec Voltaire (publiée par Condorcet) exprime ses idées philosophiques et religieuses avec beaucoup de netteté et de force.

Œuvres. *Mémoires sur le calcul intégral*, 1739. – *Sur la réfraction des corps solides*, 1741. – *Traité de dynamique*, 1743. – *Traité de l'équilibre et du mouvement des fluides*, 1744. – *Réflexions sur la cause générale des vents*, 1746. – *Recherches sur les cordes vibrantes*, 1747. – *Recherches sur la précession des équinoxes*, 1749. – *Discours préliminaire (Encyclopédie, tome I)*, 1751. – *Articles pour l'Encyclopédie*, 1751 à 1759. – *Essai sur la résistance des fluides*, 1752. – *Éléments de musique théorique et pratique, suivant les principes de Rameau*, 1752. – *Essai sur la société des gens de lettres et les grands*, 1753. – *Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie*, 1753 (réédités entre 1763 et 1785). – *Réflexions sur la musique*, 1754. – *Recherches sur différents points importants du système du monde*, 1754. – *Éloge de Monsieur le Président de Montesquieu*, 1757. – *Lettre à J.-J. Rousseau*, 1759. – *Essai sur les éléments de philosophie et sur les principes des connaissances humaines*, 1759. – *Sur la destruction des Jésuites en France*, 1765. – *Éloges historiques des académiciens morts entre 1700 et 1770*, 1772. – *Œuvres et Correspondance inédites*, comprenant, entre autres : *Fragments sur l'opéra* et *Réflexions sur la théorie de la musique*, posth., 1887

Bibliographie. M. MULLER, *Essai sur la philosophie de D'A.*, 1926.

Discours préliminaire de l'Encyclopédie

Démonstration, en trois parties, du bien-fondé de la méthode scientifique, dont les créateurs sont Descartes et les philosophes anglais. Seules, les sciences exactes peuvent fournir à l'homme une règle rationnelle de vie et de pensée. Faute de cette règle, l'obscurantisme médiéval avait produit une barbarie et un fanatisme indignes de la raison humaine. Il a donc fallu attendre Descartes et Newton pour que la pensée scientifique s'impose et s'épanouisse au XVIII^e s. Dans la troisième et dernière partie, d'A. explique le but que se sont proposé les auteurs de l'*Encyclopédie* : le rassemblement de toutes les manifestations de l'esprit humain dans toutes les disciplines.

ALEXANDRIN. Vers typiquement français, composé de douze syllabes dont la césure se trouve généralement après la sixième syllabe. Tout d'abord vers de l'épopée, l'alexandrin fut mis à l'honneur sous le nom de *vers héroïque* (par opposition au décasyllabe, *vers commun*) par Ronsard, dans ses *Hymnes*. Il fut désormais utilisé dès qu'il s'agissait d'exprimer une idée de grandeur. Le classicisme français s'en servit abondamment. Le nom de ce vers se rattache à celui d'Alexandre le Grand, héros du *Roman d'Alexandre* où cette forme de vers est employée pour la première fois.

ALEXIS Paul. Aix-en-Provence 16.6.1847 – Levallois-Perret 28.6.1901. Ayant attiré l'attention de Zola, son ami, par un pastiche de Baudelaire (*Vieilles Plaies*, 1869), ce licencié en droit passa sa vie dans l'ombre du chef des naturalistes, qui le fit entrer dans le groupe de Médan. Son inspiration difficile et son travail lent expliquent une œuvre incisée bien que très vivante. Il fut également journaliste.

Œuvres. *Vieilles Plaies*, 1869 (P). – *Celles qu'on n'épouse pas*, 1879 (T). – *Après la bataille* (dans : *les Soirées de Médan*), 1880 (N). – *Le Journal de M. Mure*, 1880 (N). – *La Fin de Lucie Pellegrin*, 1880 (N). – *Émile Zola, notes d'un ami, avec des vers inédits d'Émile Zola*, 1882. – *Le Besoin d'aimer*, 1885 (N). – Avec O. Méténier, *Monsieur Betsy*, 1890 (T). – *Madame Meuriot*, 1891 (N). – Avec Giacosa, *La Provinciale*, 1893 (T). – *La Comtesse*, 1897 (N).

ALIBERT François-Paul. Carcassonne 1873-1953. Humaniste nourri de latinité, cet ami de Maurras a laissé une œuvre poétique au lyrisme sévère et parfois laborieux dans son mélange valéryen d'abstraction et de sensibilité.

Œuvres. *Le Buisson ardent*, 1912 (P). – *Odes*, 1922 (P). – *Églogues*, 1922 (P). – *Élégies romaines*, 1923 (P). – *Épigrammes*, 1932 (P). – *Nouvelles Épigrammes*, 1937 (P).

ALISCANS (les). Chanson de geste du cycle de Guillaume d'Orange, composée de laisses assonancées. Seconde moitié du XII^e s. Cette chanson rapporte l'épisode central de la vie de Guillaume, la bataille des Aliscans. Elle se divise en deux parties. Dans la première est d'abord développé le récit de cet engagement au cours duquel Guillaume perd son neveu, Vivien, et connaît l'amertume de la défaite. L'auteur nous montre ensuite Guillaume – qu'anime le souci de ne pas faillir aux yeux de son épouse Guibourc – parvenant, grâce à des renforts difficilement obtenus, à renverser la situation et à remporter la victoire; Vivien est vengé. La seconde partie est dominée par la figure de Rainouart, personnage mi-grotesque, mi-héroïque, qui se fait remarquer par une force surhumaine. L'antinomie entre les deux parties ne doit pas surprendre, les *Aliscans* donnant en effet une somme assez représentative de la grandeur et de la bouffonnerie simultanées qui caractérisent la littérature du Moyen Âge. Dans son *Paradis*, Dante place Rainouart aux côtés de Guillaume. Ce même thème se trouve traité dans la *Chanson de Guillaume*.

ALLAIN Marcel. Voir SOUVESTRE Pierre.

ALLAIS Alphonse. Honfleur 1855 – Paris 28.10.1905. Après un stage en pharmacie et des études sur la photo en couleurs avec Ch. Cros, A. fonde au quartier Latin le cabaret du *Chat-Noir*, où il se produit lui-même; en même temps, il écrit, pour le *Gil Blas* et le *Journal*, des chroniques intitulées *la Vie drôle*. Chaque année il réunit sa production en volume. Son comique a pour principal ressort le contraste entre le sérieux de l'expression et le burlesque ou l'absurde de

l'exprimé. Son œuvre, inégale du fait de son abondance, reste parmi les meilleures du genre et comme le modèle d'un style.

Œuvres. *A se tordre*, 1891 (N). – *Vive la vie!*, 1893 (N). – *Pas de bile*, 1893 (N). – *Le Parapluie de l'escouade*, 1894 (N). – *Deux et deux font cinq*, 1895 (N). – *On n'est pas des bœufs*, 1896 (N). – *Album primoavrilisque*, 1897 (N). – *Amours, délices et orgues*, 1898 (N). – *L'Affaire Blaireau*, 1899 (N). – *Ne nous frappons pas*, 1900 (N). – *Captain Cap*, 1902 (N).

ALLÉGORIE [grec : *allos* = autre; *agoreuein* = parler. Littéralement : parler en d'autres termes]. Procédé littéraire, surtout poétique, qui consiste à exprimer un sens en l'incarnant dans une figure. Dans sa forme la plus traditionnelle, pratiquée avec prédilection par la poésie médiévale, des troubadours au *Roman de la rose*, la figure allégorique transforme en personnage une idée ou une qualité; ainsi en est-il du pseudonyme par lequel les troubadours désignaient leur dame (ex. : *Bel Vezer* = Beau Visage) et des figures qui peuplent l'univers de Guillaume de Lorris (*Bel-Accueil*, *Danger*, etc.). À l'époque classique, la figure allégorique est souvent empruntée à la mythologie et coïncide avec le symbolisme de tel ou tel personnage divin (Jupiter, Neptune); mais il arrivait que la mythologie elle-même utilisât des figures allégoriques selon le sens précédent (ex. : la Discorde). À l'époque moderne, à partir de Baudelaire (cf. les *Fleurs du mal*, « le Cygne » : « [...] tout pour moi devient allégorie »), le symbolisme a tenté de renouveler l'allégorie tout en lui conservant son caractère « figuratif » : il s'agit alors de la figure concrète où s'incarne et se développe une obsession, un symbole ou un mythe (« le Bateau ivre », de Rimbaud, « l'Azur », de Mallarmé).

AMIEL Denys. Villegailhenc (Aude) 5.10.1884 – Nice 10.2.1977. Secrétaire du dramaturge Henry Bataille, sur qui il publie une étude (1909), il va devenir lui-même un auteur dramatique apprécié du public, pratiquant avec talent la comédie de boulevard, mais en lui ajoutant une nuance de théâtre intimiste : ses personnages dissimulent, sous un bavardage artificiel, leurs sentiments profonds. Sa première comédie, *Près de lui* (1911), est créée par Antoine, à l'Odéon. Plusieurs de ses pièces seront jouées à la Comédie-Française, cependant que le théâtre Saint-Georges représentera celles qu'il compose entre 1932 et 1939 : il s'intéresse particulièrement à la psychologie féminine et aussi, entre autres, au problème du couple. *La Souriante Madame Beudet*, (1921), tragi-comédie et peinture des mœurs bourgeoises écrite en collaboration avec A. Obey, reste sa pièce la plus célèbre.

Œuvres. *La Souriante Madame Beudet*, 1921 (T). – *Le Voyageur*, 1923 (T). – *Le Couple*, 1923 (T). – *Monsieur et Madame Un Tel*, 1925 (T). – *Décalage*, 1931 (T). – *Trois et une*, 1932 (T). – *L'Homme*, 1934 (T). – *La Femme en fleur*, 1935 (T). – *Ma liberté*, 1936 (T). – *Famille*, 1937 (T). – *La Maison Monestier*, 1939 (T). – *Le Nouvel Amour*, 1946 (T). – *La Dormeuse éveillée*, 1949 (T). – *Les Naufragés*, 1956 (T).

AMIEL Henri, Frédéric. Genève 27.9.1821 – 11.5.1881. Écrivain suisse d'expression française. Sa famille, originaire de Castres (Tarn), s'était établie à Genève, où il est né. Aîné de trois enfants, il n'a que treize ans lorsque son père se suicide après la mort de sa mère. Il fait ses études à Genève, voyage en France et en Italie, puis s'inscrit en 1844 à l'université de Berlin, où il étudiera, jusqu'en 1848, la philosophie, la théologie, l'esthétique, l'histoire, la psychologie et la philologie. En 1849, il est nommé sur concours professeur d'esthétique à l'académie (la future université) de Genève. À partir de 1854, il y enseigne la philosophie et remplira également diverses autres fonctions uni-



Le « grandiose Billard-club », inventé par le héros du dernier livre d'Alphonse Allais (1855-1905), « Captain Cap ». Eau-forte de Cerutti, édition du Moufflon, 1943.

Bibliothèque nationale, Paris.
Ph. © Bibl. nat. – Photeb – D.R.